Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 82 (1946)

Heft: 2

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LXXXIIe ANNÉE — N° 2 12 janvier 1946

ÉDUCATEUR
ET BULLETIN CORPORATIF

SOMMAIRE :

Partie corporative : *Nos relations internationales.* — Vaud : *Don du travail.* — *Collectivité de la S. V. S. M.* — *A. V. S. M. : Cours de ski.* — Neuchâtel : *Commission des traitements.* — Jura : *En face de l'an nouveau.* — Informations : *Grep.* — *Billet de la semaine.*

DEUXIÈME CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE PESTALOZZI : Louis Meylan : *L'actualité de Pestalozzi.* — W. Thomi : *Le chant du cygne.* — P. : *Pestalozzi et Gottfried Keller.*

PARTIE CORPORATIVE

NOS RELATIONS INTERNATIONALES

Nous avançons : il y a quelques mois, les premiers ponts étaient jetés, les premiers contacts s'effectuaient aux points frontières, Genève, Besançon, Porrentruy. C'est aujourd'hui la participation de délégués étrangers au « Congrès du syndicat national des instituteurs », à Paris, le premier congrès depuis la guerre.

Chargé par nos deux associations nationales, S. P. R. et S. L. V. de représenter le corps enseignant suisse à cette imposante manifestation, inutile de dire que je me suis rendu avec un plaisir intense à l'invitation de nos amis Français.

Le congrès durait 3 jours : les 27, 28 et 29 décembre 1945. Après un bon voyage de nuit, j'avais l'honneur de parler au nom de la Suisse dès l'ouverture du congrès. Impression saisissante des délégués de tous les départements français : Gironde, Calvados, Seine, Normandie, Haut et Bas-Rhin, Rhône, Corse, Algérie, Vendée, Touraine, Creuse, et nos voisins immédiats du Jura, de l'Ain, du Doubs, tous ces noms évocateurs éclataient sur les multiples écriteaux posés sur les tables. Une représentation de tout le peuple français, des 120 000 instituteurs rattachés à l'Union nationale. Avec quelle émotion j'ai rappelé le souvenir des anciennes rencontres, du parallélisme des destinées française et suisse ; après avoir exprimé la sympathie helvétique pour la nation voisine si cruellement éprouvée, j'ai examiné les questions qui nous préoccupent les uns et les autres : chez nous, les revendications d'ordre économique, social, la situation morale de l'instituteur, la révision des plans d'enseignement, l'accès de tous les enfants aux apprentissages et aux études qui leur conviennent, le « statut » de l'enfant — problème qui fera l'objet du rapport au congrès 46 —, enfin les rapports entre l'école, la famille, l'Eglise et l'Etat, le problème de la laïcité ; chez nos voisins, et cela apparaîtra de plus en plus vivement au cours des débats, ce sont les mêmes préoccupations, et avant tout, outre le problème de l'existence matérielle, celui de la nationalisation de l'école, de la laïcité et de la réforme de l'enseignement. J'insistai sur la nécessité de revaloriser les professions, réclamant pour le corps enseignant toutes les forces spirituelles indispensables à l'accomplissement de sa mission : « nos missions

nationales, si étroitement ressemblantes et interdépendantes ; et notre mission internationale, sans laquelle toute réalisation particulière sera vaine : l'établissement de la paix dans la justice, le respect absolu de l'être humain dans la réalisation d'un christianisme dépouillé des bassesses humaines, d'un christianisme inspiré du mystère triomphant de Noël ! »

Les délégués de Belgique et de l'Espagne républicaine parlèrent ensuite — les délégués hollandais et anglais n'ayant pu arriver. Et les débats s'ouvrirent immédiatement, tour à tour calmes, méthodiques, puis de plus en plus animés, souvent même passionnés, jusqu'à l'extrême minute du congrès. Ce fut tout d'abord le « rapport moral », nous dirions rapport présidentiel, de Senèze, secrétaire général du syndicat national. Rapport précis, complet, loyal, qui dura près de trois heures, sans lasser l'auditoire. C'est l'histoire de la clandestinité, l'héroïsme des innombrables résistants, le sacrifice de 1500 instituteurs en l'honneur desquels l'assemblée observe une lourde minute de silence. Puis c'est la délivrance, la réorganisation professionnelle, la reprise de l'action syndicale. De graves problèmes se sont posés d'emblée : le rattachement des départements de la Moselle, des Haut et Bas-Rhin, la nationalisation des écoles des houillères. Il apparaît immédiatement qu'un sentiment unanime unit les congressistes : « former une jeunesse française fraternelle, et non séparée par des institutions scolaires opposées l'une à l'autre et compromettant l'unité française ». C'est autour de ce principe central que se dérouleront tous les débats.

Nos collègues français sont unanimes à proposer, outre la nationalisation et la laïcisation de l'école publique, le libre exercice des cultes et de l'enseignement religieux « par les ministres des cultes, en dehors des locaux et des horaires scolaires ». Ils demandent aux partis de se prononcer sur ces questions capitales. Par ailleurs, le corps enseignant est partisan de la formation du corps enseignant dans les écoles normales, l'expérience ayant montré que les études du lycée, si elles sont parfois d'un niveau supérieur, n'inculquent pas aux novices de l'enseignement « l'amour du métier » au même titre que les études normaliennes.

La politique scolaire française doit se tourner vers l'avenir de la nation et du monde, préparer une jeunesse pour l'action, la justice et la liberté.

Ce que furent les débats, les revues françaises nous le diront. De bout en bout, même dans les phases les plus passionnées de la discussion, un ordre exemplaire ne cessa de régner et jamais l'autorité des organes directeurs ne fut mise en doute. C'est à l'unanimité que les décisions concernant la nationalisation des écoles et la laïcité furent votées, et ce n'est que dans certaines questions d'application immédiate que des divergences apparurent.

L'organisation du congrès avait fait l'objet d'une sollicitude toute particulière de la part des collègues de la Seine : les magnifiques locaux de la Mairie de Montreuil étaient judicieusement aménagés, la scène tendue d'un vaste drapeau tricolore. Les congressistes pouvaient pren-

dre leurs repas à des conditions très avantageuses — repas à 60 francs — dans une proche cantine scolaire. Quant aux délégués étrangers, ils ont été accueillis et entourés avec une cordialité, une simplicité, une délicatesse touchantes. La loge du ministre de l'Education à l'Opéra était à leur disposition pour la représentation d'« Ariane et Barbe-Bleue », de Dukas, on venait les cueillir à leur hôtel, où des chambres à prix abordable — 180 francs — leur avaient été retenues.

Que dire en outre du séjour dans Paris, Paris où les traces toutes fraîches des combats de libération se lisent sur les vieilles façades, Paris qui rit et chante, Paris qui supporte les rudes conséquences de la guerre comme il a souffert, sans faiblir, héroïquement, les épreuves de l'occupation allemande ? Le plus grand nombre de nos collègues ont fait la guerre, la vraie ou la guerre obscure du maquis ; ils n'en parlent pas, ou seulement lorsqu'ils sont mis en confiance et qu'ils peuvent se libérer des angoisses, des souffrances, des haines toutes proches :

— « Je lançais le portillon du métro sur « eux », chaque fois que je le pouvais... »

— « Un poste de DCA était installé sur le toit de la maison d'école. Des écriteaux furent posés dans les escaliers, indiquant le chemin du poste : d'une heure à l'autre, les écoliers les avaient couverts de croix de Lorraine... L'officier allemand demanda au directeur de désigner le plus jeune maître... C'était moi... J'avais fait la retraite jusque sur la Loire... jamais je n'ai eu plus peur... Un enquêteur raisonnable me libéra, je pris la fuite et ne rentrai que lorsque tout danger eut disparu... »

— Une collègue a fait 6 mois de prison pour n'être pas demeurée assise à côté d'un officier dans l'autobus... Une toute jeune institutrice, très mignonne, a accompli les services de liaison les plus périlleux...

Le moment n'est pas venu d'écrire le martyrologue des instituteurs de France, mais le souvenir des disparus, le souvenir de Lapierre et de tant d'autres hantait tous les esprits.

De retour pour le début de l'année, je songe à toutes les péripéties du voyage et du séjour à Paris, et je me demande quelles conclusions le corps enseignant suisse tirera du premier congrès national français.

Cette première prise de contact a constitué une première tentative de communications réciproques, et c'est là le grand avantage, la nécessité de pareilles rencontres. Nos tendances fédéralistes étonnent nos voisins comme nous surprennent leurs principes centralistes. Ils éprouvent autant de difficulté à nous comprendre que nous à les entendre. Ils redoutent, pour nous, le fractionnement, le cloisonnage, l'immobilisme ; nous craignons pour eux l'étouffement des personnalités, les dangers d'une nationalisation qui pourrait rappeler la main-mise des régimes absolutistes sur toutes les activités de la nation. En allant plus au fond des questions, nous nous comprenons mieux, prenant conscience des conditions particulières des uns et des autres, et nous nous instruisons mutuellement en confrontant nos soucis, nos solutions, nos méthodes.

La France est aux prises avec des difficultés inouïes et nous faisons un peu figure de repus aux yeux de nos collègues, privés de tout con-

fort, misérablement rétribués, exposés aux attaques les plus injustes aux yeux de ceux qui ont pu se rendre compte du talent et du dévouement qui caractérisent les instituteurs français. Le premier congrès national a renoué de précieuses relations traditionnelles. Les barrières sont maintenant tombées et nous irons de plus en plus les uns vers les autres, non pas pour rechercher une illusoire et dangereuse uniformisation, mais pour échanger nos moyens d'information, pour recréer la fraternité européenne, condition de la fraternité universelle des hommes de bonne volonté. *Ch. Junod.*

VAUD

DON DU TRAVAIL

Le caissier de la S. P. V. a pu remettre, pour le « Don du travail », une somme de 4501 francs provenant de la collecte faite dans nos sections. Cet argent sera versé, avec celui des fonctionnaires et employés de l'Etat de Vaud, à l'œuvre du Don suisse. Deux représentants de nos associations se rendront à Berne, et la somme recueillie profitera, selon décision du comité des T. F., à des enfants, en leur fournissant soit du matériel scolaire ou des livres, soit des chaussures ou des vêtements.

Le Comité central de la S. P. V. remercie bien chaleureusement les collègues qui, bien que sollicités de toutes parts, ont répondu à son appel du mois de juin. *Le Comité.*

S. V. S. M. COLLECTIVITÉ S. P. V.

Analyse de laboratoire

Nous rappelons aux assurés des classes d'assurance avec frais médicaux et pharmaceutiques que *seules les analyses de laboratoire* faites à l'*Institut de chimie clinique à Lausanne*, rue César Roux 16, sont prises en charge par la Caisse, cela ensuite d'une convention signée avec cet institut. Toutes analyses de laboratoire effectuées dans un autre établissement seront refusées.

Traitements spéciaux

Nous saisissons cette occasion pour vous rappeler qu'il est indispensable d'*obtenir l'autorisation préalable du médecin conseil* pour toute radiographie, traitement d'ondes courtes, diathermies, massages, etc.

Administration centrale.

N. B. — Pour tout renseignement complémentaire, s'adresser à *Fernand Petit, Ed. Payot 4, Lausanne.*

A. V. M. G.

Ste-Croix : Cours de ski

Sous les auspices de l'A. V. M. G., et sous la direction de M. P.-E. Rochat, une journée à skis aura lieu à Ste-Croix *dimanche 20 janvier.* Rendez-vous, à 9 h., à la gare de Ste-Croix.

S'inscrire jusqu'au 17 janvier auprès de V. Lyon, *Ependes,* en versant une finance de Fr. 1.50 au compte de chèques postaux II 1373, A. V. G. M. Lausanne.

Cette finance d'inscription ne concerne pas les membres de l'A.V.G.M.

NEUCHATEL COMMISSION DES TRAITEMENTS

Cette commission, instituée par décision de l'assemblée générale du 27 octobre dernier, s'est réunie une première fois avec le Comité central, à Neuchâtel, le samedi 1er décembre. Les trois représentants de chaque section assistaient à la séance qui fut longue et laborieuse.

Dans le rapport introductif qu'il présente au nom du Comité central, M. Charles Rothen, président de la S.P.N., constate que depuis 1921, à part l'accalmie trop courte de la période 1929-1932, la défense de nos moyens d'existence n'a pas cessé d'absorber une grande part de l'activité de nos dirigeants.

Après les diminutions temporaires répétées, après la revision de l'échelle en 1935, les années de guerre ont ressuscité le régime des allocations, et, voici qu'au lendemain de la paix se pose avec acuité le problème de la stabilisation des traitements avec le retour des luttes mémorables engagées autour de la loi de 1921, plus souvent mirage que réalité, comme on le sait.

Mais à quoi vise ce nouveau réajustement ? Citons le rapport. « La stabilisation des traitements par l'incorporation pure et simple des allocations de renchérissement versées en 1945 ne pourrait donner satisfaction à nos membres. Ce ne serait que le maintien d'une condition sociale que nous jugeons insuffisante.

» L'obligation des instituteurs et des institutrices de consacrer tout leur temps à leur fonction et la suppression des occupations accessoires exigent des traitements supérieurs à ceux qui nous ont été servis. Nous estimons que le personnel enseignant doit pouvoir vivre décemment, augmenter sa culture et se perfectionner au point de vue professionnel.

» Cette simple solution de l'incorporation des allocations de renchérissement aux traitements légaux ne pourrait donner satisfaction à nos jeunes collègues qui, avec raison, désirent et réclament une haute paie accélérée. »

Le rapporteur commente ensuite brièvement le projet d'échelle arrêté et adopté par le Comité central unanime, où il a tenu compte dans une très large mesure des désirs et des vœux portés à sa connaissance.

Il est prévu que les traitements varieront suivant qu'ils s'appliquent aux institutrices, aux instituteurs mariés ou célibataires. Une rétribution uniforme, comme le préconisait un des participants à l'assemblée du 27 octobre, a été écartée du projet. En revanche, la différence existant actuellement entre les traitements des titulaires masculins et féminins est sensiblement atténuée. De plus, les célibataires des deux sexes supportant des charges légales sont assimilés aux instituteurs mariés, ce qui les fera bénéficier d'un supplément supputé à Fr. 600.—.

Un supplément est envisagé aussi en faveur des titulaires de VIIe, VIIIe et IXe années, La haute paie, ainsi que je l'ai déjà dit précédemment, comporte dix annuités égales, à partir du cinquième semestre de service.

L'augmentation, par rapport aux traitements fixés par l'échelle de 1935, accuse les chiffres suivants :

Instituteur marié	35,13 %	52,17 %
Instituteur célibataire	21,72 %	41,30 %
Institutrice	36,36 %	66,66 %

Il est fait abstraction des allocations pour enfants dans le calcul concernant les instituteurs mariés.

Les membres de la Commission dont font partie de droit les présidents des sections ont reçu le projet ci-dessus en communication. Il était convenu que les sections en délibéreraient avant la séance qui a eu lieu à Neuchâtel, le 1er décembre. Deux sections seulement avaient pris position ; il n'a donc pas été possible d'arrêter des propositions définitives. Ce sera la tâche de la prochaine assemblée.

Le projet mis en discussion a donné lieu à un échange de vues long et laborieux.

Les deux sections des Montagnes — les seules qui l'aient examiné — en ont admis les normes, mais sous réserve que les institutrices et les instituteurs célibataires soient mis sur pied d'égalité. Il s'ensuit un choc d'opinions fort divergentes, d'où il ressort que la majorité de l'assemblée est opposée à cette revendication. On a fait valoir qu'elle figure dans le programme d'action des maîtres secondaires. Ce qui est exact, mais à une réserve près. L'égalité est demandée pour la rétribution par heure ; mais les maîtresses secondaires auront — comme c'est le cas déjà maintenant — un nombre d'heures hebdomadaires inférieur à celui de leurs collègues de l'autre sexe. C'est l'occasion aussi de rappeler que la S.P.N. avait inscrit cette revendication dans une résolution votée par l'assemblée générale du 13 septembre 1919, à Colombier, et que cette première tentative n'eut qu'un succès de curiosité. Il faut relever un élément immuable qui s'inscrit en faux contre cette égalité, et que plusieurs membres de l'assemblée ont invoqué, c'est que le standard de vie et la mise en ménage ont des exigences plus coûteuses pour l'homme que pour la femme. La marge de rétribution proposée pour les deux groupes étant atténuée, il ne faut pas réclamer davantage, selon l'avis même d'une institutrice, membre de la Commission.

Le supplément de Fr. 600.— pour les titulaires des classes de VIIe, VIIIe et IXe années a paru trop élevé. A la suite d'un vote, il a été ramené au chiffre actuel de Fr. 300.— pour la IXe année et fixé à Fr. 240.— pour la VIIIe année, Fr. 180.— pour la VIIe année et Fr. 120.— pour la VIe année. Il a paru logique que tout le degré supérieur bénéficie de cette mesure. Le supplément de Fr. 300.— sera en outre applicable aux titulaires de classes à tous les ordres.

Donnant suite à une demande qui lui est faite, le Comité central ajoutera à son projet des propositions concernant les maîtres spéciaux.

De l'avis unanime des membres de la Commission, le projet donne satisfaction. Il tient compte des conjonctures actuelles et des notions récentes touchant la protection de la famille. Quelques membres de la section du Locle auraient cependant des appétits plus grands, attisés vraisemblablement par les gains replets du monde horloger, qui traverse une période particulièrement prospère. Quelle en sera la durée ? Sombrera-t-elle dans le chômage comme après la guerre européenne ? Nul

ne le sait. Bornons donc notre ambition à demander ce qui nous est nécessaire pour vivre dignement et surtout, comme le faisait remarquer l'un des plus jeunes membres de l'assemblée, tenons-nous sur le terrain des réalisations possibles et durables.

Je passe sur diverses suggestions plus ou moins heureuses qui ont surgi au cours de cette longue discussion et note pour finir que deux membres du Comité central ont protesté contre le propos d'un participant à l'assemblée générale du 27 octobre tendant à accréditer la légende selon laquelle les intérêts des jeunes sociétaires ne rencontrent pas au Comité central la compréhension et l'appui désirables. Ce comité, déclarent les protestataires, ne fait pas de distinction entre membres de la S.P.N. et il voue à tous la même sollicitude. Il s'est occupé, tout particulièrement en ces dernières années, de maintes questions relatives à la situation de ceux qui se disent des incompris ou qu'on dit tels.

L'auteur des propos ci-dessus, membre de la Commission assure le Comité central qu'il ne nourrit à son égard aucune pensée malveillante et il se défend d'autre part d'avoir cherché à plaider sa cause personnelle. Dont acte. *J.-Ed. M.*

JURA

EN FACE DE L'AN NOUVEAU

A tous mes amis, les artisans de l'école populaire.

Nous n'avons pas gagné la guerre. D'autres se sont chargés de le faire à notre place. Nous ne saurons jamais exactement combien nous leur en sommes et leur en serons redevables. L'an dernier, à pareille époque, chacun y allait de sa prophétie sur la paix.

— C'est pour 45.

Les plus pessimistes tenaient pour 46 et beaucoup hésitaient à se prononcer. Or, on voit aujourd'hui qu'on faisait une confusion de mots ce qui ne laisse pas d'être toujours regrettable sinon dangereux.

« Pour nous, Français, tout acte de foi, tout hymne d'amour commence par de nettes définitions », écrit Duhamel dans sa *Civilisation française.*

Je ne sache pas qu'on en ait dit autant pour la Suisse romande aussi voyons-nous mieux maintenant, avec un retard caractéristique, que l'armistice, que le « Cessez le feu ! », ne sont pas la paix. Cette remarque nous conduit à enchaîner que si nous n'avons pas gagné la guerre, nous pouvons, avec d'autres, nous mettre sur les rangs pour gagner la paix. Comme il la faut chaque jour remettre sur le métier, c'est une œuvre de très longue haleine, une œuvre géniale, éternelle. Pas plus que pour la liberté ou que pour la démocratie, la paix d'hier n'est garante de celle de demain. C'est un objet en perpétuel devenir sur un terrain en perpétuel mouvement. C'est un concept biologique. Pour lui donner une forme concrète convenable, acceptable, il faut user d'autant d'intuition que d'expérience, d'autant de prévision que d'observation, d'autant de charité que d'intelligence. La paix vaut ce que les hommes valent et ceux-ci sont ce que l'hérédité, la famille et l'école les font.

L'école. Dans le tumulte naturel sinon nécessaire, au milieu de l'agitation compréhensible ou désordonnée de la vie actuelle, l'école ne doit pas se soustraire à ses hautes responsabilités mais coopérer, avec bonne foi, à cette œuvre d'art, délicate entre toutes : l'édification d'un monde meilleur ou, pour tenir un langage plus moderne et plus ambitieux, sa reconstruction. Voici tracé notre devoir quotidien, voici notre tâche pour 1946, en y regardant bien, notre tâche de toujours.

Afin de nous aider à en concevoir l'amplitude, pour nous apprendre aussi de quelles manières et par quels degrés la théorie entrevue descend dans la pratique ou, plus exactement, crée la pratique, c'est-à-dire la vie, les vérités immanentes de l'histoire peuvent nous secourir. Ce n'est pas par simple hasard, me semble-t-il, que ce nouvel et premier an de paix commence par nous rappeler et par nous proposer l'exemple d'un homme auquel on ne reprochera ni de ne pas avoir pensé, ni surtout de ne pas avoir conformément agi. Et ce n'est toujours pas par pure coïncidence que l'alpha et l'oméga de son existence se confondent par cette pensée, gravée sur la pierre d'un tombeau, avec l'essence même d'un christianisme social :

Tout pour les autres, pour lui rien. *P.*

INFORMATIONS

GREP

En rapport avec le passage de Freinet, nous recevons des demandes de renseignements concernant l'imprimerie à l'école, le matériel, les revues, les fiches, etc.

Nous prions les collègues intéressés de bien vouloir patienter un peu. En effet, nous devons nous-mêmes examiner à fond ce que représente l'expérience de Vence et étudier les conditions d'entrée en Suisse de ce qui peut être utilisé avec profit dans nos écoles. On nous dit que la fabrication d'une petite presse suisse est en projet ; nous attendons des précisions. De toute manière, dès que nous aurons réuni les informations suffisantes, nous les publierons et nous convoquerons les personnes intéressées à Lausanne ; de l'enthousiasme né chez plusieurs et de l'intérêt éprouvé par tous, il demeure du passage de Freinet quelque chose de solide, de durable, ne fût-ce qu'un sentiment renouvelé de la grandeur et de l'importance de notre travail d'éducateur. Ce à quoi nous pouvons répondre tout de suite, c'est aux demandes qui nous parviennent de France : **Quelle classe veut entrer en correspondance avec nous ?**

Nous avons déjà fourni l'adresse de quelques membres du **Grep**, mais nous aimerions que *n'importe quel collègue* le désirant nous envoie son adresse en indiquant l'âge de ses élèves.

Qu'on ne croie pas que, pour correspondre, une imprimerie soit pour l'instant nécessaire ; un « journal » manuscrit, collectif, auquel un certain nombre d'enfants ont collaboré, fait très bien l'affaire. Puis, il y a la polycopie, l'hectographe... en attendant mieux.

L'appel paru dernièrement a été entendu : des chaussures et des bas vont partir à *Vence*. Les envois continuent à être les bienvenus. D'avance merci. (Mlle V. Aeschlimann, Château 2, Renens-Lausanne.)

A fin janvier paraîtra une *Lettre du Grep* contenant des renseignements détaillés. Elle parviendra d'office aux membres du *Grep* et à quiconque en fera la demande jusqu'au 15 janvier.

Enfin, nous rappelons que pour Fr. 3.— on devient membre. Ecrire au président : *W. Perret, instituteur. La Coudre-Neuchâtel.*

Nous annoncerons prochainement quelques modifications survenues dans le Comité.

BILLET DE LA SEMAINE

Cette fois, nous y sommes sérieusement entrés. Où donc ? Dans le cycle de l'année nouvelle, bien sûr. Une année dont les uns attendent tout, les autres rien. Tout, c'est-à-dire la paix générale, la fin des restrictions, la diminution des impôts et l'augmentation sensible des traitements. — Rien, car le monde malade court à sa perte, les soucis augmentent et la confiance mutuelle s'en va en fumée...

Qui a raison ? Je ne sais ; les uns et les autres, peut-être. Au fond, l'an nouveau ne saurait nous donner beaucoup plus que ce que nous lui apporterons nous-mêmes : notre courage devant la vie, notre entrain au travail, notre amour pour ceux qui nous sont confiés, notre bonne humeur inaltérable. Et pendant que je songe à ces choses monte à ma mémoire un refrain qui me paraît digne de nous servir de mot d'ordre pour l'année entière. Le voici dans sa simplicité :

Le monde est plein d'ombre:
Brillons, brillons bien,
Toi dans ton coin sombre
Et moi dans le mien.

En toute amitié, *Ad. Lys.*

DEUXIÈME CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE PESTALOZZI

12 janvier

1746 — 1946

L'ACTUALITÉ DE PESTALOZZI

« Nous croyions, écrivait, d'Yverdon, Pestalozzi à Stapfer, semer une graine pour nourrir les malheureux dans notre entourage et nous avons planté un arbre dont les rameaux s'étendent sur la terre entière... Ce n'est pas mon œuvre, c'est l'œuvre de Dieu ».

Que Pestalozzi soit actuel, c'est-à-dire présent et agissant parmi nous, seuls peuvent en douter ceux qui l'ignorent ou se font de lui l'idée simpliste de ce capitaine qui, ayant écouté (?) avec sa compagnie une conférence sur Pestalozzi, la résumait jovialement en ces termes : « En somme, Pestalozzi a inventé l'école primaire obligatoire... »

Pestalozzi a « inventé » bien autre chose ! Il a inauguré, c'est-à-dire donné son intention et sa forme à l'école de culture, telle que nous l'entendons aujourd'hui ; celle qui, aux degrés primaire, secondaire et même universitaire, s'applique à « informer » la personne, à actualiser en elle toutes les attitudes, tous les pouvoirs spécifiquement humains. C'est son idéal éducatif qui inspire aujourd'hui et inspirera longtemps encore, partout, les éducateurs qui s'appliquent à réaliser l'école de la personne ou l'école d'humanités. Pestalozzi est ainsi, avec Socrate, son complémentaire (l'un sur le plan de l'intelligence, l'autre sur le plan du cœur), non seulement le plus considérable et le plus complet des pédagogues, mais encore celui qui a le plus de chances de rester actuel à jamais.

Voici, pour le présent, qui impressionnera ceux qui sont sensibles à l'éloquence des chiffres : lors du premier centenaire de la mort de Pestalozzi (1927), Ed. Claparède eut la curiosité de compter le nombre de pages ou de lignes consacrées à 14 pédagogues modernes (d'Erasme à Herbart), par les auteurs des 3 grandes encyclopédies pédagogiques (Buisson, Rein et Monroë) et de 4 histoires générales de la pédagogie, parues entre 1910 et 1920. Il constata que, dans cette espèce de concours, Pestalozzi arrivait cinq fois bon premier et que sa « cote » moyenne était presque le double de celle de Rousseau, qui le suivait immédiatement. Et qui referait aujourd'hui l'expérience verrait que cette cote tient ou peut-être même a encore monté...

Mais ceux qui prendront, à l'occasion du centenaire que nous allons célébrer, la peine d'étudier sa vie et de lire son œuvre (qui se donneront, plutôt, la joie de découvrir son vrai visage et d'entendre sa voix même) se rendront compte que, si Pestalozzi est le plus considérable des pédagogues modernes et le plus durablement actuel, il est bien plus que cela : un homme. Et qu'il est justement le plus grand des pédagogues parce qu'il a été un homme complet. Je tenterai, dans ces pages, non de mon-

trer — il y faudrait tout un livre — mais de suggérer, du moins, la rayonnante actualité de ce grand vivant, sur le plan politique et social, en tant que philosophe de l'éducation et en tant qu'éducateur.

Le politique et le sociologue

On ne saurait écrire l'histoire économique et spirituelle de notre pays, à la fin du XVIIIe et au cours du XIXe siècle, sans évoquer constamment ce témoin et cet acteur des transformations qui se sont accomplies chez nous, de son vivant... et après, sous l'influence durable de ses écrits et de ses actes ; car l'orphelinat de Neuhof, la maison d'accueil de Stans, les instituts de Berthoud et d'Yverdon sont des actes plus décisifs que bien des batailles ou des traités.

La Guilde du livre de Zurich vient de publier, en un gros volume, les écrits politiques et sociologiques de Pestalozzi ; et l'auteur de *La voix de Pestalozzi* (traduit par A. Tanner) y fait de nombreux emprunts ; ce qui me permettra d'être bref sur ce point.

Dès sa jeunesse, encore étudiant, et très jeune étudiant, à l'Académie de Zurich, Pestalozzi fut un des premiers à répondre à l'appel des fondateurs de la Société helvétique (qu'il devait plus tard présider). On dirait aujourd'hui que, dès qu'il fut capable d'observer et de réfléchir, il « s'engagea » au service des valeurs auxquelles il allait consacrer toute sa vie. Dans les séances des « Patriotes », qui se réunissaient régulièrement dans l'immeuble de la Corporation des Tanneurs, il esquissait déjà le plan de réformes sociales qui, élevant tous les hommes et toutes les femmes du pays à la dignité d'êtres humains, feraient de la Suisse une authentique démocratie: une société de personnes. Il eut même l'honneur d'être, avec quelques-uns de ses amis, emprisonné et sérieusement admonesté pour ne s'être pas contenté de propos généreux et avoir voulu « passer aux actes ». Le problème politique lui apparaissait déjà, centralement, comme un problème d'éducation populaire ; mais il se rendit compte, dès ce moment, que l'éducation familiale et scolaire, dont il attendait la « régénération » de sa patrie, postulait certaines réformes de structure politique et sociale. *Léonard et Gertrude* est donc l'histoire de la régénération d'un village par un ensemble concerté de réformes politiques, sociales et éducatives.

On sait que les idées exposées dans cet ouvrage, qui était, dans toute la force du terme, un acte (en particulier dans ses trois derniers volumes), attirèrent l'attention des souverains éclairés d'alors et que Joseph II et Léopold II entretinrent avec Pestalozzi une correspondance suivie, par l'intermédiaire de leurs ministres. Mais, quand ils virent que le programme de Pestalozzi comportait, outre l'amélioration de la situation matérielle du peuple, l'introduction de la liberté économique, une juste répartition des charges publiques, le droit au pain et au travail, des institutions de protection et d'assistance en faveur des pauvres et des déshérités, une réforme profonde de la justice, une éducation professionnelle, spirituelle et morale propre à assurer la paix et la collaboration entre les classes et entre les peuples, ils le jugèrent trop radical et revinrent à leurs chimères « paternalistes ».

Pestalozzi mit alors son espoir en la Révolution française. Ses idées étaient d'ailleurs connues à Paris, probablement par l'intermédiaire du Zurichois J.-G. Schweizer, un ami de Mirabeau. Cet « homme des champs » qui avait « bravé les aristocrates et plaidé pour les droits méconnus du peuple helvétique », y faisait figure de grand précurseur. Aussi, le 26 août 1792, la Législative, « considérant que les hommes qui, par leurs écrits et leur courage ont servi la cause de la liberté et préparé l'affranchissement des peuples, ne peuvent être regardés comme étrangers par une nation que ses lumières et son courage ont rendue libre », lui décerna le titre de citoyen français, dans la même promotion que Kosciusko, Klopstock, Schiller et Georges Washington.

C'est à cette époque que Pestalozzi composa un essai *Sur les causes de la Révolution française,* dans lequel, tout en réprouvant les excès des Sans-culottes, il en endosse la responsabilité à l'ancien régime, dont les fautes ont provoqué cette nécessaire et salutaire explosion : « Depuis que le monde existe, les régimes absolus se sont toujours arrogé des droits incompatibles avec un état social permettant l'épanouissement de l'humanité en l'homme. Ils ont ainsi, de tout temps, poussé les peuples à la résistance, les contraignant à prendre les armes pour défendre, contre leurs prétentions à l'absolutisme, leurs droits légitimes. Soyons donc justes et ne honnissons pas ceux-là seuls qui sont les derniers à avoir tort... L'histoire le proclame, affirme-t-il avec la même assurance et la même grandeur que notre Vinet : la liberté a fait progresser l'humanité partout où elle a triomphé et s'est maintenue ; et la race humaine est devenue pire, plus abjecte et plus malheureuse partout où ce besoin est demeuré insatisfait. Il n'y a donc pas de milieu : ou bien le despotisme fera sombrer fatalement l'Europe dans la barbarie, ou bien les ministères devront prendre honnêtement en considération ce qu'il y a d'authentique dans ce désir humain de liberté. »

Et Pestalozzi conclut, revenant à cet absolutisme qui rend les révolutions inévitables (et que nous avons vu depuis, sous d'autres formes, produire des effets identiques) : « On finira bien, un jour, par se convaincre que l'avilissement de la nature humaine au profit des intérêts égoïstes d'un roi et de ses courtisans a, comme toutes choses dans ce monde, ses limites. »

Mais c'est dans un ouvrage, composé en 1814-15 et intitulé : *A l'innocence, au sérieux et à la générosité de mon temps et de mon pays,* que Pestalozzi a défini le plus nettement peut-être, en opposition au totalitarisme napoléonien, sa conception personnaliste de l'Etat. Il y affirme, avec une vigueur et une verve dont une traduction ne peut donner qu'une idée très insuffisante, la primauté de la personne et situe résolument, en ce centre de l'homme, la personne, le centre de la communauté politique. Exactement comme nos personnalistes modernes, Denis de Rougemont ou Emmanuel Mounier ! Les idées qu'il avait exposées dans son essai sur la Révolution française, puis dans ses *Recherches* avaient été, en effet, confirmées par la dialectique de l'événement historique. Sa position est donc désormais tout à fait nette : démocratie et personnalisme. L'humanité ne se libérera de la tyrannie de la masse,

aussi redoutable que celle qu'un monarque ou d'une oligarchie, qu'en lui opposant la personne. Il faut donc travailler à élever tout homme à la dignité d'homme. Tout le reste n'est qu'emplâtres sur une jambe de bois !

On croirait ce livre écrit sous l'impression des événements formidables que nous venons de vivre (il est vrai que la situation de l'Europe était alors très semblable à ce qu'elle est aujourd'hui !) : « Quand une plaie profonde suppure, il faut la sonder jusqu'au fond ; quand la nature humaine a été corrompue et profondément gangrenée par une longue suite de fautes, il faut porter le remède à la même profondeur et le tirer de la nature même de l'homme. Pourrions-nous, dans la situation où nous nous trouvons, avoir la moindre confiance en des remèdes empruntés — pitoyables demi-mesures — à la corruption même qu'ils devraient combattre ? Comment, en effet, restaurer l'humanité dans une masse populaire qui a souffert l'abaissement, l'abus, l'humiliation et l'artifice, si ce n'est par des moyens qui atteignent la nature humaine dans son fond, saisissant fortement la personne en son centre, pour la stimuler et l'animer ? Des palliatifs ne sauraient tarir les flots de sang qui s'écoulent par les plaies béantes au corps de tous les peuples de notre continent (plaies spirituelles, morales et civiles) ; les flots de sang qui s'écoulent du corps gigantesque de notre corruption ! Dans la situation où nous nous trouvons, il faut agir directement sur l'esprit de l'homme, et par les forces qui dorment en lui ; sur le cœur de l'homme et par la vertu qui réside en lui. C'est cette conviction qu'il faut créer chez les esprits les plus clairvoyants, c'est cette foi qu'il faut raviver au cœur des nations et c'est dans ce sens qu'il faut susciter l'action des plus nobles cœurs. C'est là notre seul recours. »

Sa position sur ce point essentiel peut être résumée dans l'aphorisme lapidaire, qu'on lit dans le même ouvrage : « Devenons des hommes pour pouvoir redevenir des citoyens et former de nouveau des Etats. » Après quoi, Pestalozzi montre comment la famille doit être restaurée, comment l'Eglise et l'Ecole doivent conjuguer leur effort éducatif, comment l'assistance publique doit être organisée et quel doit être dans tout cela le rôle de l'Etat. Bref, tous les problèmes qui nous préoccupent aujourd'hui !

C'est dire l'ampleur et l'actualité du système d'idées politiques et sociales que Pestalozzi a infatigablement exposé dans ses nombreux ouvrages (livres, brochures, périodiques, discours), tout en s'appliquant à réaliser celle de ces idées qui lui tenaient le plus à cœur : une méthode de culture de la personne, assez simple pour être pratiquée par tous, et saisissant l'être humain en son centre vivant, dans son cœur, dans son amour...

Pestalozzi est donc, ainsi, bien autre chose que le fondateur (ou le réformateur) de l'école. Ce grand pédagogue dont, au début de ce siècle, le portrait ornait toutes les classes d'école de ce pays, ne considérait même pas l'école comme l'institution éducative essentielle ! Il a dit, je le sais : « Je veux être maître d'école » ; mais c'était pour décliner des fonctions politiques que lui offrait le Directoire et parce qu'il dési-

rait mettre à l'épreuve sa méthode d'instruction élémentaire. Mais cette méthode, c'est par les mères et les pères qu'il voulait la voir appliquée. Il aimait aussi à entrer dans les écoles : après sa fuite d'Yverdon, tandis que trop lentement à son gré on construisait le nouveau Neuhof, qu'il ne vit pas achevé, il faisait souvent la classe aux enfants de l'école de Birr... Mais, si on lui eût demandé quelles étaient les grandes puissances informatrices de la personne humaine, il n'eût vraisemblablement mis l'école qu'au troisième rang.

La première de ces puissances informatrices, celle dont rien ne lui paraissait pouvoir remplacer le bienfait, c'était, en effet, selon lui, la famille, ce « sens paternel » et ce « sens maternel », qui lui ont inspiré ses pages les plus lyriques et ses images les plus originales. La mère qui révèle à son enfant l'amour et le rend capable de recevoir l'enseignement des choses ; le père qui lui enseigne la loi...

Au bénéfice de cette éducation fondamentale, l'enfant lui paraissait alors apte, mais alors seulement, à recevoir l'enseignement de la vie : cette éducation progressive au contact des hommes et des événements, par la vertu surtout du travail quotidien. « C'est la vie qui cultive. » Tel est en effet le second *leitmotiv* des écrits de Pestalozzi. Et ces deux puissances qui illuminent la chambre de famille, la culture que l'enfant, l'adolescent et l'homme fait reçoivent ou plutôt se donnent en vivant, il les considérait comme infiniment plus importantes que l'éducation intentionnelle... dont l'école ne constitue elle-même qu'une partie. Il ne concevait ainsi l'éducation publique que comme un complément à l'éducation domestique et une préparation à l'éducation par la vie ; tandis qu'aujourd'hui c'est à peine si l'on ose dire que l'éducation et le travail professionnel complètent appréciablement l'éducation reçue par l'enfant à l'école... Et c'est pourquoi le perfectionnement, en soi si réjouissant, de l'institution scolaire ne porte pas tous les fruits qu'il serait dans sa nature de porter.

Le philosophe de l'éducation

Si Pestalozzi a été un sociologue de classe, il reste néanmoins, avant tout, un des plus grands philosophes de l'éducation de tous les temps. C'est, en effet, nous venons de le voir, sur l'éducation qu'il comptait — mais sur l'éducation au sens le plus large ! — pour résoudre les problèmes que la dictature et la révolution s'étaient manifestées également incapables de résoudre. Quel est donc son apport dans ce domaine ?

Sa position pédagogique présente la même actualité que celle que nous l'avons vu adopter sur le problème des rapports entre l'Etat et la personne. En trois mots, en effet, Pestalozzi doit être considéré comme le Père de l'éducation fonctionnelle, de l'éducation personnaliste et de l'école active.

Bien sûr, le principe fonctionnel avait été formulé avant lui : on en trouve le pressentiment chez plusieurs philosophes de l'éducation, au XVIIIe siècle, et l'éducation d'Emile est résolument fonctionnaliste. Mais l'originalité de Pestalozzi est d'avoir fait passer dans la pratique ces

vues restées jusqu'alors théoriques. L'institut de Berthoud, puis plus nettement celui d'Yverdon, constituent, en effet, la première réalisation de cette éducation fonctionnelle, que nos meilleurs pédagogues s'appliquent aujourd'hui à mettre au point.

L'éducation fonctionnelle, cette information de la personne humaine conformément à sa nature, c'est le thème central de tous les écrits de Pestalozzi, de la *Veillée d'un solitaire* au *Chant du Cygne*. La position pestalozzienne se situe ainsi aux antipodes du dressage fasciste ou naziste ; ou du dressage napoléonien, auquel Pestalozzi l'a consciemment opposée : «Tout homme qui étudie à fond la nature humaine finira inévitablement par reconnaître que la formation de l'homme ne saurait avoir d'autre but que le développement harmonieux des forces et des facultés qui, à elles toutes, constituent sa nature divine et sacrée. Tout savoir et tout savoir-faire imposés du dehors à l'enfant, et non pas tirés ou déduits de sa nature propre... l'arrachent à son terrain naturel et le transplantent dans un sol où il ne saurait prospérer. »

Pour lui donc, le rôle de l'éducateur se borne à favoriser le développement des germes déposés par le Créateur en chaque être humain : « Ce n'est pas lui qui confère à l'homme la moindre de ses forces ; ce n'est pas lui qui donne vie et souffle à la moindre d'entre elles ; il se contente de veiller à ce que nulle contrainte extérieure ne vienne entraver ou troubler leur développement naturel... Toute instruction de l'homme se ramène donc à ceci : prêter la main à cette aspiration de la nature à son propre développement... L'âme de l'enfant, ajoutait-il à l'intention de tel éducateur « ancien régime », aspire à s'épanouir : tu devras apaiser cette faim et la nourrir selon les exigences de sa nature propre, et non au gré de tes méchantes humeurs ou de ta pauvre jugeotte ! »

Cette conception organique de l'éducation implique ainsi le respect absolu de la personne en devenir. Dans les *Recherches*, en particulier, Pestalozzi le déclare dans les termes les plus nets : l'individualité de l'enfant doit être sacrée pour l'éducateur. Et, quand les circonstances l'amenèrent, à Berthoud, puis à Yverdon, à s'occuper d'élèves plus âgés, d'adolescents d'origines et de milieux très divers, il ne se lasse pas d'insister sur ce principe fondamental (sans négliger pour autant la seconde exigence, complémentaire, d'une éducation personnaliste : la mise en relation des personnes ainsi libérées, leur union en une communauté véritable).

« La nature de Dieu, qui est en vous », déclare-t-il, par exemple, s'adressant à ses élèves dans son *Discours pour le Nouvel An 1809*, « est tenue en vous pour sacrée. Vous êtes parmi nous ce à quoi vous appelle la nature de Dieu, telle que la voix s'en fait entendre en vous et hors de vous. Contre vos dispositions ou vos penchants, nous n'usons d'aucune violence ni d'aucune rigueur ; nous n'inhibons rien, nous ne voulons qu'épanouir ; nous ne vous imposons pas non plus nos manières de penser ou de sentir, nous ne nous proposons pas de mettre en vous quelque chose qui, altéré par nous, est tel en nous aussi : nous ne nous proposons qu'épanouir en vous quelque chose qui est déjà là, encore

intact, en vous-mêmes... Il faut que, par nos soins, vous deveniez les hommes que veut votre nature... »

C'est là, selon lui, la seule éducation efficace, parce que c'est la seule conforme à ce qu'il appelle, indifféremment, la marche sublime de la Nature ou l'Ordre divin (une seule et même chose pour cette âme profondément et librement religieuse). L'homme doit réaliser son être et le mettre au service de la collectivité ; l'homme et l'humanité doivent être élevés à la pleine stature de l'humanité, qui implique personnalité et communauté. Et l'éducateur doit s'appliquer, d'abord, à actualiser la forme d'humanité virtuelle en chaque « petit d'homme », sous le mode singulier, qui constitue en chacun sa vocation ; puis à unir toutes ces personnes en une authentique société.

Le fonctionnalisme de Pestalozzi est ainsi un personnalisme (ou un humanisme) religieux ; et Pestalozzi nous apparaît, avec Alexandre Vinet, et Charles Secrétan, comme un des plus vigoureux précurseurs de ce personnalisme chrétien qui sous-tend, par exemple, le beau livre de Madame Daniélou : *L'éducation selon l'esprit,* ou les essais parus sur ce thème dans la revue *Esprit.*

Dans ses instituts, d'ailleurs, les relations entre maîtres et élèves étaient exactement celles que nos éducateurs personnalistes d'aujourd'hui tendent à établir entre eux et leurs élèves : elles étaient caractérisées par un remarquable mélange de respect et de familiarité — sans rien de la nuance péjorative que ce dernier terme peut prendre. Après la classe, le maître se mêlait à ses élèves ; il demandait à l'un ou à l'autre : qu'as-tu retenu de cette leçon ? Comment as-tu compris ceci, ou cela ? Par ses réponses, l'élève donnait à son maître et prenait lui-même une juste idée de ses forces. Parfois aussi, c'était le disciple qui priait son maître de lui éclaircir une notion obscure ou douteuse ; et il arrivait que le maître répondît : « Je ne puis pas, en cet instant, lever cette difficulté ; je chercherai ; peut-être me suis-je trompé ; nous reverrons cela demain... » Et le respect du disciple pour le maître n'en était pas diminué !

Nous avons sur ce point le précieux témoignage de Marc-Antoine Jullien, qui a passé deux mois entiers à Yverdon et étudié, avec autant d'intelligence que de pénétrante sympathie, les méthodes appliquées dans cette maison ; méthodes qu'il proclame supérieures à toutes celles qu'il a vues en usage ailleurs : « Combien de fois, nous dit-il, j'ai rencontré les élèves de l'Institut ou je suis allé les voir à la promenade, en pleine campagne, aux heures de récréation, dans la cour ou dans les jardins de la maison, à leurs études et dans les classes ! J'observais, dans toutes ces circonstances, la nature de leurs relations avec leurs instituteurs. Je n'ai jamais vu ni crainte, ni supercheries, ni respect feint, ni défiance, ni envie de se cacher ; mais toujours l'abandon de l'amitié, la plus douce union, la plus entière confiance, une démarche noble, franche et naturelle, des cœurs ouverts... »

Tout cela tend à devenir courant ; mais ce ne l'était pas au début du XIXe siècle ! Et que cela nous paraisse aller de soi, c'est la meilleure illustration qu'on puisse donner de l'étendue et de la profondeur

de l'action exercée par Pestalozzi : ses idées sont en nous, le plus souvent sans même que nous nous en doutions ; nous obéissons à des mots d'ordre qu'il donnait à ses collaborateurs de Berthoud ou d'Yverdon ; ses principes pédagogiques sont devenus, dans tous les pays, le bien commun des éducateurs. Montrons, par un exemple encore, avec quelle lucidité Pestalozzi a su tirer les conséquences des principes fonctionnalistes et personnalistes, mis par lui à la base de toute éducation.

Aux antipodes d'un Napoléon, déclarant qu'il n'y a que deux leviers ou mobiles pour faire agir l'homme : l'ambition et la crainte et fondant sur ces principes la discipline de ses lycées, Pestalozzi fondait, lui, toute éducation véritable (c'est-à-dire qui entend être autre chose qu'un dressage) sur le respect et sur l'amour ; respect de soi chez l'élève et respect de l'élève par le maître ; amour de l'élève pour ses maîtres, répondant à l'amour que les maîtres portaient à leurs élèves... On ne faisait donc pas appel à l'ambition ; on ignorait classements, tableaux d'honneur, croix (tout ce bric-à-brac que Napoléon avait repris, tel quel, de l'école jésuite, à laquelle ses lycées ressemblent à tant d'égards). Toutes ces distinctions arbitraires ne peuvent, jugeait Pestalozzi, qu'altérer le sentiment moral, nourrir les prétentions, éveiller l'amour-propre ou la vanité. Des deux modes de l'émulation, on ne connaissait ainsi, à Yverdon, que celui qui consiste à se mesurer avec soi-même et non celui qui consiste à rivaliser avec autrui. On n'y respirait pas cette atmosphère « aride » dont, peu après la mort de Pestalozzi, Vinet marquait les funestes effets dans l'école française, « mettant l'ambition en tête ou plutôt à la place de tous les ressorts qui peuvent agir sur de jeunes volontés, substituant sans pudeur l'amour-propre à l'amour et faisant de la vanité la base de la vie morale de toute une génération. »

Ceci paraît avoir particulièrement frappé Madame de Staël, qui écrit *(De l'Allemagne,* Ie partie, chapitre 19) : « C'est chez Pestalozzi un spectacle attachant et singulier que ces visages d'enfants, dont les traits arrondis, vagues et délicats, prennent naurellement une expression réfléchie : ils sont attentifs par eux-mêmes et considèrent leurs études comme un homme d'âge mûr s'occuperait de ses propres affaires. Une chose remarquable, c'est que la punition ni la récompense ne sont point nécessaires pour les exciter dans leurs travaux. C'est peut-être la première fois qu'une école de cent cinquante enfants va sans le ressort de l'émulation et de la crainte. »

Cette école de la personne, que Pestalozzi a suscitée à Berthoud et à Yverdon (dans sa profonde modestie, il en attribuait le principal mérite à ses collaborateurs : « Je ne suis, disait-il à Charles Ritter, que l'éveilleur de l'Institut »), était, ai-je dit, la première école qui s'inspirât résolument et conséquemment des principes fonctionnaliste et personnaliste. C'était aussi la première dans laquelle on appliquât le « principe d'activité » qui, formulé, entre autres, par Rousseau, puis redécouvert à la fin du siècle dernier, a donné naissance à ce que nous appelons l'école active. Une école qui se réclame du principe fonctionnel et se propose expressément d'informer la personne est nécessairement, d'ailleurs, l'école active ; car ces pouvoirs dont l'esprit de l'enfant doit être équipé, pour

qu'il devienne « celui qu'il est », c'est par l'exercice seulement qu'ils pourront être acquis et développés.

Ce principe d'activité est formulé, avec toute la netteté désirable, dans ces lignes du *Chant du cygne :* «Toutes les forces humaines se développent par le simple moyen de l'*usage*. L'homme développe en lui le fondement de la vie morale, c'est-à-dire l'amour et la foi, par la pratique de l'amour et de la foi ; le fondement de sa vie intellectuelle, c'est-à-dire la pensée, par la pratique de la pensée ; le fondement de sa vie pratique, c'est-à-dire ses sens et ses muscles, en se servant de ses sens et de ses muscles. L'homme est porté, par la nature même des forces dont le germe existe en lui, à les employer, à les exercer, à leur donner tout le développement, toute la perfection dont elles sont susceptibles... Le désir de les exercer se fortifie à chaque essai couronné de succès. Mais il est affaibli et peut être éteint par un seul essai malheureux... Tout l'art de l'éducation consiste donc à régler l'exercice des forces de l'enfant de telle manière que chaque essai réussisse et qu'aucun n'échoue, pas plus pour les forces morales que pour les forces intellectuelles ou physiques. »

Tout cela, dont il est superflu de souligner l'actualité, était d'ailleurs en germe dans la conception de l'intuition-expression, telle qu'on la trouve déjà formulée dans le très suggestif *Journal* que Pestalozzi tenait à Neuhof, pendant les années où il s'occupait de l'éducation de son fils, Jacobli ; conception qui peut se résumer en ces termes : on ne possède que les notions qu'on est capable d'exprimer et on ne les possède pleinement que dans la mesure où on les exprime adéquatement.

L'école pestalozzienne est ainsi un gymnase ou une palestre, non seulement du corps, mais de l'esprit et de la vie morale ; elle constitue le premier essai de cette école active, que nous nous efforçons de substituer à l'ancienne école instruisante, qui considérait l'enfant comme un vase vide à remplir de connaissances variées. Voici, en effet, ce qu'on lit dans une sorte de prospectus de l'institut d'Yverdon, publié en 1807 : « Le développement des facultés est, en tout, notre but principal. Nous considérons toutes les disciplines enseignées, avant tout, comme des moyens de former l'esprit... Si, en effet, en quelque domaine, des connaissances étendues peuvent être utiles à celui qui les possède, ce n'est qu'à la condition que son intelligence ait d'abord acquis la force nécessaire pour en saisir la portée et s'en assimiler l'esprit. »

Jullien, qui a parfaitement saisi la nouveauté et la fécondité de ce point de vue, nous le montre inspirant, jusque dans les moindres détails, la pratique éducative de Pestalozzi et de ses collaborateurs : « Dans la Méthode, tout est fondé sur l'action : d'abord, parce que les éléments des connaissances et leurs développements progressifs sont trouvés par l'enfant lui-même ; en second lieu, parce qu'il produit aussi les signes représentatifs des objets et les instruments qui servent à ces productions. Il est obligé de rendre visible et sensible ce qu'il a conçu. En calculant, l'élève fait lui-même sa table d'unités ; il produit la matière de ses compositions. Il trace de même les différentes formes élémentaires, qui servent de base à ses premières notions de géométrie. Il compose,

sous l'œil et avec l'aide du maître, ses cartes géographiques qui, d'abord extrêmement simples, et destinées à indiquer seulement la direction des chaînes de montagnes, le cours des grands fleuves, la position de quelques villes importantes, deviennent ensuite de plus en plus compliquées et offrent un plus grand nombre de divisions et d'indications positives, à mesure que ses connaissances s'étendent et se fortifient... Cette règle constante, qui substitue partout l'enfant lui-même et son expérience personnelle aux livres, la nature et les objets à leurs images, enfin des exercices, des actions et des faits aux raisonnements et aux abstractions, se retrouve et s'applique dans toutes les parties de l'éducation et de l'enseignement... Toutes les parties de l'éducation et de l'instruction sont mises en action, et comme vivantes et animées. L'élève est acteur en apprenant. »

Ces quelques exemples suffiront, je pense, à suggérer tout au moins à quel point les positions pédagogiques de Pestalozzi sont proches des nôtres. Il n'est pas une des « nouveautés » que notre génération est, à juste titre, fière d'avoir introduite dans ses éocles primaires ou secondaires, qui n'ait été pratiquée à Berthoud ou à Yverdon. Il arrive que nos maîtres les pratiquent dans un esprit plus pestalozzien que les collaborateurs de Pestalozzi ou que Pestalozzi lui-même. Mais cela ne prouve que la fécondité des vérités formulées et appliquées par ce précurseur et cet initiateur. Et c'est cela même qu'il appelait de ses vœux, dans ces lignes émouvantes, par lesquelles s'ouvre le *Chant du cygne*, et qu'il répète pour le conclure : « Eprouvez toutes choses, retenez ce qui est bon et si quelque chose de meilleur a mûri en vous, ajoutez-le à ce que, dans ces pages, j'essaie de vous donner, en vérité et avec amour... »

Si bien que le jugement porté sur Pestalozzi par Herbert Spencer, dans son ouvrage classique *De l'éducation intellectuelle morale et physique* (1854), reste aussi vrai aujourd'hui (un siècle après !) qu'il ne l'était au moment où Spencer le formulait : « Toutes les améliorations apportées à l'école ne sont que des applications partielles du principe général formulé par Pestalozzi, que l'éducation doit suivre l'évolution de l'esprit, fournissant à chaque faculté, au moment où elle apparaît, les aliments nécessaires à sa croissance. » Saluons donc en Pestalozzi le Père de l'école d'aujourd'hui et de l'école de demain, dans laquelle, espérons-le, s'incarnera plus complètement et plus fidèlement encore son esprit.

L'éducateur

On peut être un profond philosophe de l'éducation sans être pour autant un éducateur. Sans sortir des limites de notre pays, les noms de J.-J. Rousseau et de Claparède suffisent à illustrer ce fait. Mais Pestalozzi était aussi, il était surtout, il était avant tout un éducateur de génie, dont l'action tenait plus encore peut-être à sa personne qu'à ses idées. Son génie, dont ses écrits ne donnent donc que partiellement la clef, c'était de discerner, chez les plus déshérités, « jusqu'à la moindre

parcelle du divin qui est en chacun » et d'aviver cette étincelle, au feu de son amour, jusqu'à ce qu'elle flambe. Pestalozzi était, à cet égard, une force de la nature ou, si l'on préfère, de la surnature : une puissance spirituelle : une « vertu » était en lui. Voyons-la se manifester.

C'est d'abord le miracle ou la folie de Neuhof ; mais Dieu ne se sert-il pas des choses folles du monde pour confondre les sages ? Bouleversé par la dégradation physique et morale des enfants qu'il voyait errer sur les routes « affameuses », mendiant ou chapardant ; révolté par la dureté des paysans envers les enfants de commune, et ne pouvant admettre que les valeurs précieuses, qu'il discernait, lumignons fumant encore, chez ces déshérités ou ces dévoyés, fussent à jamais perdues pour la société et pour Dieu, leur Créateur, Pestalozzi accueille chez lui une vingtaine de ces misérables. Or, voici ce qu'il constate :

« C'est pour moi un fait d'expérience que des enfants qui ont perdu la santé, les forces et le courage dans une vie de fainéantise et de mendicité, une fois soumis à un travail régulier auquel ils n'étaient point habitués, retrouvent promptement leur gaîté, leur entrain, leur bonne mine et se développent d'une façon étonnante, par le seul changement de leur situation et l'éloignement des circonstances qui les avaient dépravés. C'est pour moi un fait d'expérience que, de l'abjection de la plus profonde misère, ils s'élèvent très vite à des sentiments d'humanité, de confiance et de bienveillance ; que l'affection témoignée à l'être humain le plus dégradé élève son âme et que les yeux de l'enfant, abandonné en proie à la misère, brillent d'un étonnement joyeux et reconnaissant, lorsqu'après de dures années une main douce et amicale s'offre à lui pour le guider. »

Or, n'est-ce pas ce que constatent aujourd'hui ceux qui se consacrent à la rééducation de ces enfants « en friche » ou déjà dévoyés, que la dureté et l'inintelligence des pouvoirs publics, au temps de Pestalozzi et hier encore, condamnaient, par le régime auquel ils les soumettaient, à la prostitution ou à la délinquence chronique ? C'est ainsi Pestalozzi qui a, le premier, non pas seulement formulé, mais appliqué les principes dont on s'inspire, par exemple, dans le canton de Vaud, à l'Office des mineurs ou dans cette maison d'éducation de Vennes, qui a remplacé la « Discipline » des Croisettes. La folie de Neuhof est devenue sagesse et l'on tient à honneur, aujourd'hui, de se réclamer des idées pour lesquelles Pestalozzi fut honni ou raillé par presque tous ses contemporains. Mais encore faudrait-il que les directeurs et les instituteurs de nos maisons de rééducation fussent tous des Pestalozzi !

Vingt ans plus tard, à Stans, celui qui avait été à Neuhof « le père des orphelins » eut une seconde occasion d'administrer la preuve que l'amour peut tout, lorsqu'il va jusqu'au don complet de soi : « Il fallait, écrit-il dans sa lettre à Gessner, que mes enfants pussent lire, dès l'aube du matin jusque tard dans la soirée, et à chaque instant, sur mon front et sur mes lèvres, que mon cœur était à eux, que leur bonheur était mon bonheur et leurs plaisirs mes plaisirs... Avant tout, je voulais et devais gagner leur confiance et leur affection. J'étais assuré que si j'y parvenais, tout le reste viendrait de lui-même... J'étais seul

avec eux du matin jusqu'au soir. C'est de ma main qu'ils recevaient tout ce que réclamait leur corps ou leur âme. Tout secours dans le besoin, toute consolation, toute instruction leur venait immédiatement de moi. Leur main était dans ma main ; mes yeux plongeaient dans leurs yeux. »

Dans la suite de la même lettre, Pestalozzi caractérise en ces termes les effets de cette pédagogie fondée sur l'amour (on peut l'en croire, lui, si enclin à s'humilier en regard du haut idéal qu'il s'efforçait de vivre) : « J'ai vu s'éveiller chez ces enfants, dans un nombre de cas bien supérieur à mon espérance, des valeurs spirituelles dont les manifestations m'ont souvent étonné et touché profondément. » C'est ici qu'il raconte, entre plusieurs autres, ce trait, qui suffirait à démontrer qu'aucun enfant ne reste insensible à l'appel de l'humanité, *incarnée* en la personne de l'éducateur :

« Lors de l'incendie d'Altorf, je rassemblai tout mon monde autour de moi et leur dis : « Altorf est brûlé ; peut-être en ce moment cent enfants sont-ils sans asile, sans pain et sans habits ; ne voulez-vous pas prier notre bon gouvernement d'en recevoir une vingtaine dans notre maison ? » Je vois encore l'émotion avec laquelle ils répondirent : « Ah oui ! mon Dieu, oui ! » Mais, mes enfants, dis-je alors, pensez bien à ce que vous demandez ! Nous n'avons pas plus d'argent qu'il ne nous en faut ; et il n'est pas certain qu'à cause de ces pauvres enfants on nous en donne davantage. Vous pourriez donc être exposés à devoir travailler plus longtemps, à être moins bien nourris, et vous auriez à partager vos habits avec ces malheureux. Ne dites donc pas que vous désirez qu'ils viennent si vous n'êtes pas disposés à en supporter de bon cœur toutes les conséquences. » Après avoir ainsi parlé, avec toute la netteté possible, je leur fis répéter eux-mêmes, point par point, ce que je venais de leur expliquer, afin d'être assuré qu'ils avaient bien saisi toutes les conséquences de leur demande. Mais ils restèrent inébranlables dans leur décision, répétant tous : « Oui, oui ! nous voulons travailler davantage, manger moins et partager nos habits avec ces enfants ; et nous serons contents qu'ils viennent... »

C'est ainsi que Pestalozzi appliquait à l'éducation morale ce « principe d'activité », dont nous l'avons vu s'inspirer sur le plan didactique : les sentiments de bienveillance et d'humanité, qu'il avait éveillés dans le cœur de ses enfants, par son comportement inspiré de l'humanité et de l'amour les plus évidents, il leur fournissait l'occasion de les fortifier, de les enraciner en eux *en les vivant*. C'est cela, l'école active, sur le plan de l'éducation morale !

Je ne puis que très brièvement rappeler comment le rayonnement de cet amour informateur, qui était tout le secret de son action éducative, a fait de l'institut d'Yverdon, après la *Casa gioiosa* de Victorin de Feltre et les Petites Ecoles de ces Messieurs de Port-Royal, le prototype et le modèle de l'école éducative, de cette école de la personne qui, réalisée d'abord dans des « écoles nouvelles », comme celle des Roches ou de Glarisegg, est aujourd'hui l'objectif visé par les meilleurs des instituteurs et des maîtres de nos écoles publiques. Evoquons donc l'ani-

mateur du grand œuvre, allant et venant dans les salles, le long des corridors ou dans les préaux du Château : rencontrant un élève, il lui ébouriffait affectueusement les cheveux (ce que, nous dit l'un d'eux, ils n'auraient souffert d'aucun autre) et lui disait : « Ne veux-tu pas, toi aussi, être sage et bon ? » Puis, nous raconte Roger de Guimps, il lui parlait de ses parents, de Dieu, et finissait souvent par quelques mots sur la nature qui, de même que son Auteur, est si bonne et si belle, et avec laquelle il faut se mettre en harmonie... Mais qui nous rendra le regard qu'il posait sur « ses enfants bien-aimés », ou les inflexions tendres ou viriles de sa voix ? Car c'était son grand cœur maternel qui éclairait, du dedans, ses yeux ardents et doux et donnait leur vertu à ses mots sans art ; or son cœur a cessé de battre... mais non ! il continue de battre dans la poitrine d'innombrables éducateurs !

Et, l'amour éveillant l'amour : « Nous l'aimions tous, nous dit un autre de ses élèves, Louis Vullemin, car tous, il nous aimait ; nous l'aimions si cordialement que, nous arrivait-il d'être quelque temps sans le voir, nous en étions attristés, et que, venait-il à apparaître, nos yeux ne pouvaient se détourner de lui. »

Ecoutons-le encore parler, un jour de fête, à ses collaborateurs et à ses élèves, rassemblés dans la grande salle du château d'Yverdon : ces propos nous révéleront l'origine et la nature de la « vertu » qui était en lui et qui anime, à quelque degré, tout éducateur « par vocation » : « Je me tourne vers vous, jeunes gens et jeunes filles tendrement aimés, je me tourne vers vous, dans cette heure solennelle de l'année où nous venons d'entrer, enfants tendrement aimés. Dans l'abondance de mes sentiments paternels, que vous dirai-je ? J'aimerais vous serrer tous sur mon cœur, verser des pleurs de joie et rendre grâce à ce que mon Père céleste a fait de moi votre père... O Père, fais-moi la grâce de vivre désormais tout entier pour mon œuvre, tout entier pour ces enfants à toi, qui par ta volonté sont à moi... O Dieu, fais que désormais je sente, reconnaisse et honore leur salut comme la seule chose nécessaire, la seule chose qui soit, pour moi, nécessaire. »

Dans le rayonnement de sa religieuse humanité, adultes et enfants étaient soulevés au-dessus d'eux-mêmes, élevés à cette humanité qui était, pour lui, la vocation de l'homme et la fin de la Création. Bienveillance, esprit de service, dévouement, amour, foi... n'étaient plus des mots, mais la réalité directement éprouvée, la réalité même de la réalité !

La « Méthode » de Pestalozzi était ainsi la méthode directe : celle par laquelle l'humanité exemplaire de l'éducateur, rayonnant sur ses disciples, éveille et féconde en eux les germes de cette humanité divine, qui fussent, sans cela, restés stériles. L'amour qui se donne et se communique par « contage » (contagieusement), libérant en l'enfant les puissances les plus spécifiquement humaines, celles qui font de lui un être « à l'image de Dieu » ; cet amour libérateur et créateur, c'était le vrai génie de celui en qui nous saluons un profond sociologue et un des plus grands philosophes de l'éducation, sans nul doute, mais avant tout, en ces temps où la tâche la plus urgente est la rééducation de l'humanité à l'humanité, l'Educateur et le maître de tous les éducateurs.

Il faut que les centenaires servent à quelque chose : Allons à la source où il puisait cet amour informateur et buvons-y ! La méditation de sa vie et la lecture de ses œuvres nous y guideront par le plus court chemin, et le plus sûr. Et alors Pestalozzi sera véritablement actuel, agissant en nous et par nous.

Louis Meylan.

LE CHANT DU CYGNE

Le 14 décembre 1945, l'Ecole Normale a joué, au théâtre de Lausanne, « Le maître du village », pièce en quatre actes, tirée de « Léonard et Gertrude ».

Dans les pages ci-après, extraites du prologue, l'auteur, notre collègue W. Thomi, de Clarens, présente en un raccourci saisissant les grandes étapes de la vie de Pestalozzi dont l'œuvre ainsi mise en valeur prend une grandeur et une puissance singulières.

* * *

La scène a lieu à Neuhof, aux derniers jours de la vie de Pestalozzi. Tandis qu'il écrit, la Pauvresse sort de l'ombre où elle était dissimulée et s'approche doucement de Pestalozzi, suivie de cinq orphelins. Elle le contemple, les mains jointes dans une attitude d'orante.

Pestalozzi (cessant brusquement d'écrire. Grand geste désespéré). — Ma vie est une banqueroute !

La Pauvresse (doucement). —Non, père des pauvres...

Pestalozzi (se tournant vers elle). — Ah ! te voilà encore, toi qui m'es déjà tant de fois apparue dans mes rêves... (Son visage s'irradie.) Tu reviens encore une fois... C'est étrange comme tu ressembles à mes bonnes servantes... à Babeli... à Lisbeth... aux bonnes servantes qui ont sauvé mon père et qui m'ont sauvé de la misère... Comme je t'aime, toi qui mets de la douceur dans mon rêve... qui me fais oublier ma pauvre vie...

La Pauvresse. — Non, Pestalozzi, ta vie aura été la plus belle de toutes...

Pestalozzi (ironique). — Avec toutes ces misères qui m'ont tenu fidèle compagnie, avec toutes ces souffrances qui n'ont cessé de me torturer, alors que j'avais la prétention d'apaiser celle des autres !

La Pauvresse. — La plus belle de toutes, Pestalozzi... Voici l'heure glorieuse, ô frère des hommes, où le Père va te conduire par la main à travers les champs du silence... Les temps du triomphe sont venus pour toi... Que t'importe si tu ne les vis pas...

Pestalozzi. — Le triomphe de celui qui a tout perdu... et qui va perdre l'honneur... (Amer.) Sais-tu ce qu'ils me font à présent ?... C'est pour les démasquer que je reprends la plume...

La Pauvresse. — Je sais... Mais quand ils arriveraient à faire la nuit plus épaisse que celle qui couvre le monde ce soir, ils n'empêcheront

pas les étoiles de briller, des étoiles qu'on croyait mortes et que tu as rallumées...

Pestalozzi. — Oh ! s'ils voulaient me croire !

La Pauvresse. — Ils te croiront un jour !

Pestalozzi. — Je reconnais d'ailleurs que je n'ai pas toujours su m'exprimer clairement... Ma plume m'a trop souvent trahi... Mais je savais, je sentais au plus profond de moi-même que la vérité dont j'étais porteur était une vérité de Dieu... Et c'est quand j'en doutais le plus que j'en étais malgré moi le plus sûr... Je n'ai pas pu la saisir tout entière, cette vérité, mais chaque fois je m'en suis rapproché un peu plus...

La Pauvresse. — Oui, et c'est lorsque ton entreprise s'effondrait que tu en étais le plus près...

Pestalozzi (incrédule). — Ah ! ça... ça, je ne puis le croire... Dieu me punissait parce que je m'égarais...

La Pauvresse. — Dieu était avec toi dans ces heures-là !... Il savait bien que tu avais réussi et que les yeux des hommes ne pouvaient encore le discerner nettement...

Pestalozzi. — Oh ! comme je voudrais être sûr que tu dis vrai... Oui, je crois quand même que tout ce que j'ai fait ne tombera pas au néant... Un jour, quand mon époque aura vécu, quand la détresse croissante des peuples et ses dures conséquences accableront l'Europe... ébranlant l'ordre social jusqu'en ses fondements... alors, oui, alors peut-être, prendra-t-on à cœur la leçon de mon expérience...

La Pauvresse. — Ta pensée revivra, Pestalozzi !

Pestalozzi. — Pourtant, elle aura été bien confuse... Mais je crois que c'est à cause de ce feu en moi dont la clarté m'éblouissait... et m'empêchait de concevoir avec netteté...

La Pauvresse. — Ce feu !... Oui, un jour, un vent puissant s'élèvera... Il s'approchera... Il soufflera sur le feu... De hautes flammes monteront... il brûlera... brûlera, tout ce bois que tu as entassé péniblement...

Pestalozzi. — Oh ! comme ta présence, femme, fait revivre dans mon rêve tous les souvenirs du passé... Je revois tout... Je revois tout...

Gottfried Mind (le Pauvre de Neuhof, sortant de l'ombre et s'avançant vers Pestalozzi). — Est-ce que tu te rappelles, ô père, quand tu nous apprenais à cultiver la terre à Neuhof, à filer, à tisser ?

Pestalozzi (heureux et avec vivacité). — Tu étais à Neuhof, toi ?

Gottfried Mind. — Oui... Gottfried Mind... J'étais Gottfried Mind... Je ne savais rien faire... J'étais trop chétif pour pouvoir faire un travail pénible... Mais je savais dessiner... Tu me laissais dessiner... Je dessinais tout le temps...

Pestalozzi. — Attends ! Oui, oui... je me souviens... C'est toi qui dessinais toujours des chats...

Gottfried Mind. — Oui... (Ils rient tous les deux.) Et puis, j'ai continué... Je n'ai jamais rien su faire d'autre... Je suis devenu peintre... J'ai peint des chats... dans toutes les positions... On m'a appelé le Raphaël des chats...

Pestalozzi. — Ah ! c'est donc toi... Quelle joie tu m'apportes... Quel beau rêve je fais ce soir... (Bas, comme évoquant le passé pour lui tout seul.) A Neuhof, la grêle avait gâté toutes nos récoltes... On travaillait tant qu'on pouvait... Mais les créanciers nous accablaient... Il fallait payer, payer toujours... Nous étions si pauvres... Ma femme avait déjà donné toute sa fortune pour essayer de nous sauver... (Avec un sursaut d'indignation.) Et ils disent qu'elle ne m'aimait pas !... (Un silence.) La noire misère... Et je songeais à arracher le peuple à sa misère !

Gottfried Mind. — Nous étions heureux, père... Tu nous as tiré du malheur... Tu nous as donné le goût du travail... Et moi... tu m'avais mis sur le chemin, sur un des chemins de la Beauté... Ton amour a germé dans beaucoup de ces petits cœurs que tu labourais avec tant de soin... Merci, ô père !

La Pauvresse. — Tu vois, ô père, qu'avec le cœur on sauve les cœurs.

Pestalozzi. — Oui, mais... ensuite... hélas !

L'orphelin de Stans. — Moi, j'étais à Stans, ô père, quand tu es venu recueillir tous les enfants sans père et sans mère qui erraient dans les bois... Tu venais à nous avec tes mains tendues et ta lumière sur le visage...

Pestalozzi. — O Stans !... Mon cœur toujours saigne quand je pense à toi... ô tous ces pauvres petits en haillons... galeux... affamés, avec des yeux de bêtes... maigres comme des squelettes... (tristement) voleurs... menteurs... écrasés de misère... muets... haineux !... O comme je vous aimais... O comme j'aurais voulu vous tenir tous dans mes bras... tout le temps !... Et je ne savais rien moi-même... J'étais très faible d'esprit, de talent et de savoir-faire... Je n'avais de force en moi que celle d'un cœur plein d'amour pour ses semblables... Je ne savais rien !

L'orphelin de Stans. — Si, tout... Tu savais tout !... Tu nous aimais ! Tu as nettoyé nos plaies... Tu as guéri nos fièvres... Tu nous as nourris... Tu nous a habillés... Et tu étais avec nous du matin au soir !

Pestalozzi. — Et vous étiez bien une centaine avec moi... hors du monde... hors de Stans... Vous étiez avec moi et j'étais avec vous.

L'orphelin de Stans. — Tu dormais au milieu de nous... Tu priais avec nous...

Pestalozzi. — Et combien j'ai eu de peine d'abord à me faire aimer de vous !

L'orphelin de Stans. — Et combien nous t'avons aimé ensuite !

Pestalozzi (avec amertume). — Et puis, tout à coup... tout a été fini ! Il a fallu céder l'orphelinat aux envahisseurs... partir... vous abandonner ! La calomnie déjà travaillait contre moi... On n'a pas voulu me rendre mes enfants... J'étais malade... Je crachais du sang...

L'orphelin de Stans. — O père, comme nous avons souffert d'être séparés de toi... Avec toi, tout était facile et nous ne t'en voulions pas des taloches que tu nous distribuais parfois (il rit). O magicien, tu nous avais transportés dans un monde nouveau !

La Pauvresse. — Le monde de l'amour... Tu vois, Pestalozzi, que ton œuvre n'a pas été vaine... Ta folie de bonté a gagné d'autres esprits... Un jour viendra où elle sera considérée comme la plus haute sagesse...

Pestalozzi. — Puisses-tu dire vrai !... (Un silence.) Et alors, ils m'ont envoyé à Berthoud... Dieu ! que j'y ai travaillé, moi qui ne savais toujours rien... sauf cette vérité qui était là, entre mes côtes... Que j'en ai inventé de ces procédés qui devaient faciliter le travail des écoliers...

Le Pauvre de Berthoud (s'avançant à son tour). — Nous vivions dans la joie, Pestalozzi...

Pestalozzi (joyeux). — Tu n'as pas oublié... Et tu viens dans mon rêve me rappeler cette joie...

Le Pauvre de Berthoud. — Cette joie, rien depuis n'a pu la tuer en nous... Même sous la cendre des jours, elle brûle doucement... Et c'était une joie qui n'était pas faite avec des mots dans nos têtes... Elle était bien enracinée dans nos cœurs comme une plante... Tu savais faire l'école, toi !

Pestalozzi. — Oh ! pas toujours, cette fois-là... peut-être un peu !

Le Pauvre de Berthoud. — Depuis, je suis devenu un homme moi aussi... J'ai su réfléchir à beaucoup de choses... Je n'ai jamais oublié ce que tu as dit une fois à un monsieur qui était venu visiter l'école... Tu avais dit : « Le char scolaire de l'Etat ne doit pas seulement être mieux attelé, mais il faut le retourner et l'entraîner dans une autre direction... La vie de famille doit être considérée comme l'unique fondement que Dieu nous ait donné pour la vraie formation de l'homme... Le lien familial est un lien d'amour... »

Pestalozzi (ravi). — C'est vrai ? J'ai dit ça ?

Le Pauvre de Berthoud. — Tu l'as même écrit plus tard... avec beaucoup d'autres choses que nous avons gardées... Grâce à toi, ô père, je puis maintenant vivre dignement... Je travaille... J'ai une femme que j'aime et des enfants qui connaissent ton nom et qui apprendront à le bénir...

Pestalozzi. — Comme je suis heureux de savoir que tu es satisfait de ton sort... Je voudrais tant qu'une vraie vie d'hommes soit possible pour tous... Je me souviens... C'était le temps où j'ai essayé de parler à Napoléon... Mais il n'avait pas le temps de s'occuper de l'abc... Il faisait la guerre, lui, il faisait couler le sang...

La Pauvresse. — Et sa gloire est une gloire de sang... La tienne est faite de clarté douce... Mais tu vois, Pestalozzi, que le combat de Berthoud s'est aussi achevé par une victoire...

Pestalozzi. — Tu te moques de moi ! Tu ne sais donc pas comment cela a fini ?... Ils m'ont dépossédé... Ils m'ont accusé de n'avoir point élevé les enfants dans la bonne vieille piété des ancêtres... Et j'ai perdu là vingt mille francs...

La Pauvresse. — Est-ce que ça compte ?

Pestalozzi. — Non, dans le fond, ça ne compte pas... Mais je n'avais plus rien et on me chassait sans en avoir l'air...

La Pauvresse. — Oui, mais les délégués vaudois ne t'ont-ils pas défendu à la Diète ? Et puis, des villes ont voulu t'offrir l'hospitalité ! Tu as accepté de te rendre à Yverdon...

Le Pauvre d'Yverdon. — J'y étais !

Pestalozzi. — A Yverdon, toi ?

Le Pauvre d'Yverdon. — Oui... dans ta maison de Clindy où tu avais recueilli des pauvres, parce que tu ne pouvais pas te passer des pauvres, même au moment où ton école d'Yverdon était célèbre...

Pestalozzi. — C'était après ma querelle avec Fellenberg... Oui, j'avais douze petits pauvres à Clindy...

Le Pauvre d'Yverdon. — J'étais l'un de ces douze !

Pestalozzi. — Vous n'aviez que moi... Et, à Yverdon, on commençait de se quereller... Niederer me réclamait de l'argent... Les professeurs se dressaient les uns contre les autres... Le grand collège se vidait... La ruine une fois de plus... Mais, moi, j'avais mes petits pauvres... J'ai pourtant dû les abandonner à leur sort... et revenir ici à ce Neuhof que je n'avais pas pu garder... Non, tu auras beau dire... Echec sur toute la ligne !

La Pauvresse. — Oui... et victoire partout !

Pestalozzi. — Tu n'es pas difficile, toi !

La Pauvresse. — Victoire sur la lourde matière... Victoire de l'Esprit. Comptes-tu pour rien maintenant les moissons que tu as semées... et qui vont lever partout... Il n'est pas nécessaire que tu sois là pour les contempler... C'est en toi que tu peux déjà les contempler...

Pestalozzi. — Mes moissons !... Ah ! si les hommes m'avaient compris... Mais ce n'est pas de leur faute... Pourquoi n'ai-je pas eu plus de talent pour exprimer mes pensées, pour qu'elles se gravent dans la mémoire des hommes... Pourquoi ai-je été incapable de gouverner ?... Pourquoi ne suis-je né qu'avec la volonté de servir ?

La Pauvresse. — O père, si tu savais combien nos cœurs de pauvres sont pleins de toi... Tous ne savent pas ton nom, mais tous finiront par savoir que tu es venu pour les arracher à la misère de l'âme...

Pestalozzi. — Qu'ils sachent au moins que je n'ai jamais rien voulu d'autre que la grandeur, que la dignité de l'homme... L'homme n'est pas bon naturellement, mais il ne faut pas insulter à la sainte valeur de la nature humaine, nier la faculté qu'elle a de s'élever de degré en degré, de s'ennoblir. Il ne faut pas nier la perfectibilité de notre espèce... C'est pourquoi j'ai voulu trouver les principes d'une éducation si simple que tous puissent s'en inspirer sans courir le risque de se tromper... Je n'ai rien voulu savoir ni chercher que la vérité qui est en moi-même... L'éducation n'a pas d'autre but que d'aider à la croissance en nous du germe divin... Il y a une chose qu'il ne faut en tout cas jamais oublier, c'est d'aimer avant tout, d'aimer tous ces petits... de ne rien enseigner sans avoir le cœur enflammé d'amour... O tous ces petits qui lèvent leurs visages étonnés vers la lumière du jour... (A ce moment, il aperçoit le petit orphelin et il le considère avec une grave tendresse.) Et toi, petit, d'où viens-tu ?... Qui s'occupe de toi ?

Le petit orphelin. — Personne !... Je suis orphelin !

Pestalozzi. — O mon cher petit !... Je savais bien que je n'avais pas encore fini ma tâche, qu'il me reste encore des enfants à sauver... Viens près de moi ! (L'enfant s'approche de lui et Pestalozzi se penche au-dessus de lui comme dans le monument d'Yverdon... ou de Zurich.) Le monde ne sera jamais sauvé si les hommes ne savent d'abord aimer leurs

enfants, et les aimer tout simplement pour ce qu'ils sont, des enfants, des fleurs qui s'épanouissent à la chaleur de leur amour... Il n'est pas vraiment un homme viril celui qui ne sent pas foisonner en lui une tendresse brûlante quand il tient son petit enfant dans ses bras, quand il voit sa propre image se refléter dans ses yeux profonds... O mes petits enfants !

Tous les orphelins. — O père !

La Pauvresse. — O père-mère !... ô cœur innombrable !... Un rosier !... Oui, je vois un rosier sortir de ton cœur et remplir l'espace de ses ramures infinies... Il l'illumine de la clarté vivante de ses fleurs... Rosier qui ne mourra jamais... Rosier planté par ses racines au plus noir de la réalité, au plus sensible de la douleur et de la joie des hommes... Tes roses seront des étoiles nouvelles au vieux ciel des hommes... O Pestalozzi !

Pestalozzi. — Jamais tu n'as encore parlé comme ce soir... Est-ce que je te connais bien... Qui es-tu donc, ô femme ?

La Pauvresse. — Je suis la plus fidèle, celle qui ne se lasse point de vivre et de souffrir... Celle qui veut le plus d'amour... Je suis la Pauvreté... ta véritable compagne... Je suis celle que tu as aimée le plus et celle qui t'aimera à jamais... Celle qui n'a rien et qui est pourtant la plus riche... Celle qui ranime sans cesse en toi les flammes de l'amour... Je suis la lumière la plus belle, celle qui n'a pas d'ombres... Je suis ton épouse pour l'éternité... (Elle laisse choir la pélerine qui l'enveloppait et elle apparaît vêtue d'une lumineuse robe blanche. Pestalozzi se jette à genoux devant elle.)

Pestalozzi. — Oui, pour toi, je dois vivre encore... Je dois écrire encore... Dieu le veut !

La Pauvresse. — Non... Pestalozzi... Laisse Dieu faire ce qui reste à faire... Ton œuvre à toi est achevée...

W. Thomi.

L'actualité du livre

PESTALOZZI ET GOTTFRIED KELLER

« J'ai vécu comme un mendiant pour apprendre à des mendiants à vivre comme des hommes. »

Pestalozzi

« La beauté, c'est la vérité exprimée dans sa plénitude ».

G. Keller

Je pense qu'il est inutile de relever les mérites de la collection «Trésors de mon pays » que sortent les *Editions du Griffon* à Neuchâtel. On peut, toutefois, sans arrière-pensée, en féliciter les artisans, tant pour le choix des sujets traités que pour le sens artistique dont fait preuve la présentation soignée des sept volumes parus. Choisir des textes d'un évident intérêt, assez courts pour être lus par quiconque avec profit, assez complets pour donner à tout « honnête homme » une notion suffisante de l'objet présenté, compléter l'écriture par des collections d'illustrations caractéristiques, instructives aussi bien que documentaires,

présenter l'ensemble de manière à cultiver le goût, c'est en outre faire preuve de doigté psychologique et de délicatesse. On peut, dans un certain sens, contribuer à l'éducation des adultes, avec tact, en diffusant les fascicules de cette collection à laquelle il faut souhaiter de devenir proprement populaire si elle ne l'est déjà. D'autre part, quelle précieuse documentation pour nos bibliothèques de classe ou celles de nos localités.

Jusqu'ici, les volumes sortis de presse ont été consacrés aux monuments et aux villes d'art de la Suisse ainsi qu'au folklore et aux richesses naturelles du pays. J'admire qu'on ait pensé à cette vérité toute simple que si l'homme doit beaucoup au pays dont il est issu, celui-ci n'existe pas sans lui...

Et voilà que, pareils à deux frères jumeaux, paraissent ensemble *Henri Pestalozzi* et *Gottfried Keller*. L'actualité du premier est heureuse à plus d'un titre. L'image qu'on se fait du Père des reniés est discutable, très variable et trop souvent sujette à caution. Un homme certainement bon, mais un illuminé, un bienheureux illuminé. Peu s'en faut, qu'à la suite on esquisse un léger sourire où se confondent la suffisance et les espèces bien particulières de pitié et d'indulgence du petit bel esprit. Pestalozzi, si peu habile à manier ou à faire servir ses pièces de monnaie. Eh bien non, l'homme qui renonce délibérément à tout, à commencer par lui-même, et qui, malgré les sarcasmes, l'incompréhension, les manœuvres souterraines, les haines, les jalousies, les trahisons et les calomnies recommence trois bonnes fois sa vie et son expérience pour essayer chaque fois de réaliser un idéal social et chrétien est beaucoup plus qu'un simple illuminé dont on sourit. Les quelques pages du texte de M. Laedrach se font un plaisir de l'exprimer.

Le volume No 7 consacré à Gottfried Keller ne le cède en rien à ses devanciers et quoique relatant les étapes d'une vie différente de la précédente, il nous dévoile néanmoins leur dénominateur commun : « La gaîté de Keller, sa sagesse, son amour de la vie, l'abondance heureuse de son esprit ne laissent rien soupçonner des *luttes qu'il dut soutenir contre lui-même et contre un destin contraire.* » La bonté, la charité, la grandeur, la simplicité comme les moyens d'en témoigner tels que l'art, la littérature ou la vie ne connaissent pas de frontières. Ces vertus étoufferaient entre des murailles. Elles sont humaines, d'ailleurs et de chez nous. Honneur à qui, sans fatuité ni boursouflure, veut les reconnaître avec justice aussi bien chez les uns que chez les autres.

Heureux qui comme Ulysse, a fait un beau voyage
Ou comme celui-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et de raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Il peut s'y rencontrer avec Pestalozzi, Keller, Dunant et d'autres plus modestes et c'est bien faire le dégoûté que de s'y sentir mal à l'aise.

P.

HENRI PESTALOZZI, par W. Lædrach. Traduit par Pierre Bovet.
GOTTFRIED KELLER, par A. Zæch. Traduit par Pierre Schmid.

Nos 6 et 7 de la collection TRÉSORS DE MON PAYS, illustrés de 32 pages en héliogravure. Editions du Griffon, Neuchâtel. Prix: Fr. 3.— l'exemplaire.

CRÉDIT FONCIER VAUDOIS

auquel est adjointe la

CAISSE D'ÉPARGNE CANTONALE VAUDOISE

garantie par l'Etat

Prêts hypothécaires et sur nantissement

Dépôts d'épargne

Emissions d'obligations foncières

Garde et gérance de titres

Location de coffres-forts (Safes)

Société vaudoise de secours mutuels

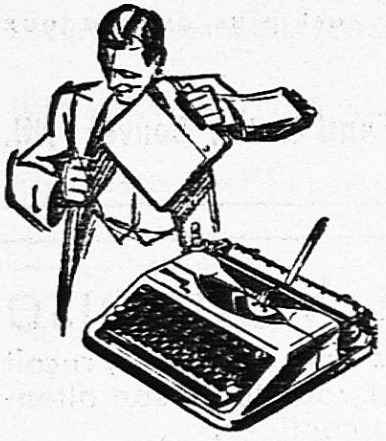
Caisse maladie-accidents, contrôlée et subventionnée par la Confédération

INSTITUTEURS, INSTITUTRICES

Demandez sans engagement tous les renseignements nécessaires pour votre affiliation à Monsieur Fernand Petit, instituteur, rue Ed. Payot 4, à Lausanne. Téléphone 3 85 90.

Le groupement mutualiste d'assurance contre la maladie et les accidents, sous-section S.P.V. de la S.V.S.M. attend votre adhésion et celle de votre famille. **Soyez prévoyants ! N'attendez pas !**

163



Presque une machine de poche

HERMES *Baby*

ne pèse que 3 kg. 750

Prix Fr. 180.- + ICHA

L M Campiche S A 3, Rue Pépinet LAUSANNE

312

6 Bibliothèque
Nationale Suisse
B e r n e

Bernath - Sport

La Chaux-de-Fonds

Tél. 2.14.35 Ld-Robert 36

Nous équipons et habillons

Messieurs - Dames - Enfants

A qui emprunter ?

... **sans** formalités compliquées;
... **sans** discussions, mais par correspondance;
... **sans** que personne ne le sache;
... **sans** frais élevés, mais un simple intérêt légal de 1½% par mois;

Nous **prêtons** dans ces conditions

GESTION ET CONTROLE S.A.

10, Corraterie Genève

Prêts de Fr. 500.— à 3000.— aux fonctionnaires et employés.

239

L'achat de vêtements
Trousseaux, Meubles

avec

L'abonnement ODAC

est plus avantageux

ODAC Fanti & Cie. Couvet / Ntl.

237

La Banque Cantonale Vaudoise

à Lausanne, ou ses agences dans le canton, reçoit les dépôts de sa clientèle et voue toute son attention aux affaires qui lui sont confiées.

165 c

MONTREUX, 19 janvier 1946 LXXXIIe année — N° 3

DIEU • HUMANITÉ • PATRIE

ÉDUCATEUR
ET BULLETIN CORPORATIF

ORGANE HEBDOMADAIRE
DE LA SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE
DE LA SUISSE ROMANDE

Rédacteurs responsables:
Educateur: André CHABLOZ, LAUSANNE, Clochetons 9. Bulletin: Ch. GREC, VEVEY, Torrent 21
Administration et abonnements:
IMPRIMERIE NOUVELLE Ch. CORBAZ S. A., MONTREUX, Place de la Paix, tél. 6.27.98.
Chèques postaux II b 379.
Responsable pour la partie des annonces: Administration du «JOURNAL DE MONTREUX»

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL: Suisse: Fr. 9.—; Etranger: Fr. 12.—

Supplément trimestriel: Bulletin bibliographique

OMEGA

automatic

SE REMONTE D'ELLE-MÊME

Parmi les plus récentes réalisations de l'industrie horlogère, OMEGA-AUTOMATIC marque un tournant décisif dans l'histoire de la montre. C'est la montre de précision ultra-mince, à remontage entièrement automatique, avec réserve de marche de 36 heures. Extrêmement robuste, et absolument interchangeable dans toutes ses parties, son remontage est assuré par les moindres mouvements, dès que la montre est portée. Bénéficiant de tous les avantages de la technique horlogère moderne, OMEGA-AUTOMATIC est antimagnétique — protégée contre les chocs — étanche à l'eau et à la poussière — munie d'un verre incassable.

En vente chez les horlogers concessionnaires

L'INDUSTRIE HORLOGÈRE SUISSE...

demande un personnel possédant
de hautes qualités professionnelles :

LE TECHNICUM NEUCHATELOIS

LE LOCLE LA CHAUX-DE-FONDS

forme dans ses sections horlogères

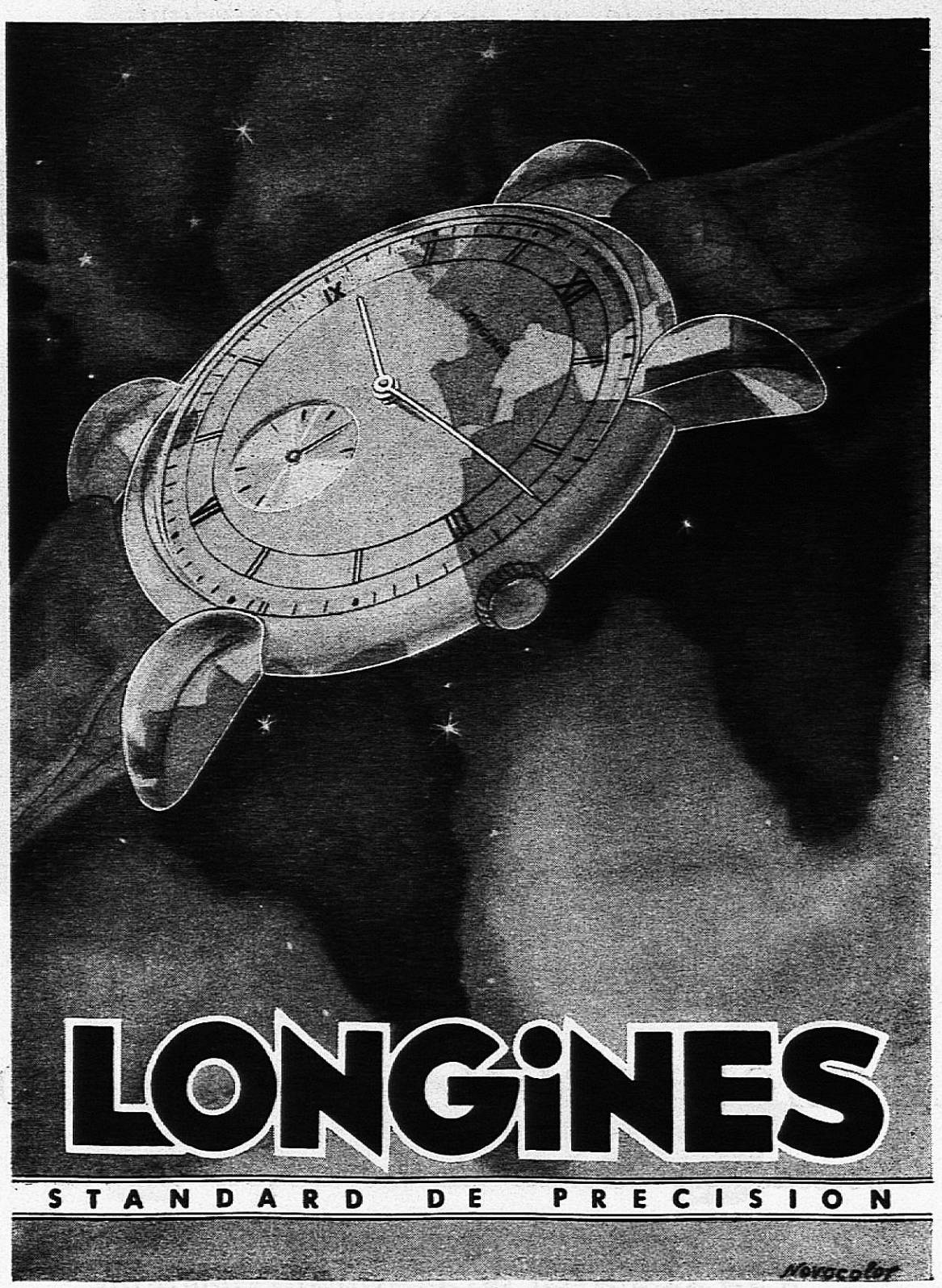
TECHNICIENS
HORLOGERS-OUTILLEURS
HORLOGERS-PRATICIENS
RÉGLEURS, RÉGLEUSES
HORLOGERS-RHABILLEURS
SPÉCIALISTES EN INSTRUMENTS

COURS SPÉCIAUX, D'INITIATION ET DE PERFECTIONNEMENT - CHRONOGRAPHES

LE TECHNICUM NEUCHATELOIS

possède des sections de mécanique, électricité,
de monteurs de boîtes,
d'art industriel et de travaux féminins

DEMANDER RENSEIGNEMENTS, PROGRAMMES ET RÈGLEMENTS
AUPRÈS DES SECRÉTARIATS


LONGINES
STANDARD DE PRECISION
Novocolor